Titre :	Référence : **ANCESTRAMIL**
19e REGIMENT D'INFANTERIE **LA GRANDE-OFFENSIVE** **16 avril 1917** **HURTEBISE** **26-10 mai 1917**	**Infanterie** **1914-1918**
Auteur :	Origine : **SHD** **PN**
Référence : **EXTRAIT DES CAHIERS DU Vol III. n° 25** **juillet 1936**	Transcripteur : **François LAMBERT** Date : **Mars 2007**

Ancestramil

19e RÉGIMENT D'INFANTERIE

Extrait des cahiers du Vol III. n° 25, juillet 1936

La GRANDE OFFENSIVE

(16 avril 1917)

HURTEBISE

(2 au 10 mai 1917)

****

LA BATAILLE DE L'AISNE

Commandant général **BOUYSSOU** du 30 septembre 1914 au 10 juillet 1917
Rattachement 10-17 avril : 11e CA, 6e armée
23 avril-18 mai : 11e CA, 6e armée
À partir du 22 mai, 3e armée

Composition avril-juin 1917

62e RI	(Lorient)
116e RI	(Vannes)
19e RI	(Brest)
118e RI	(Quimper)
6e RG	(11e bat., 2e et 3e compagnies)

HISTORIQUE GENERAL

Attribuée fin mars 1917 au 37e CA par **MANGIN** pour exploiter le retrait allemand sur la ligne Hindenburg à la gauche de la 6e armée.
Combats acharnés pour atteindre Laffaux (RGN, p. 125).
A partir du 8 avril, repos au sud de Soissons (AFGG).
12 avril : repos vers Oulchy-le-Château (AFGG).
18 avril (ordre général de la 6e armée) : réserve d'armée pour le 19 (AFGG)
30 avril-16 mai : secteur route Paissy / Ailles - Hurtebise (AFGG)
5 mai : À droite de la 21e DI (Poteau d'Ailles-Hurtebise).
6 mai : un bataillon qui attaque à 17h l'éperon au nord du monument et qui s'en empare (AFGG).
7-9 mai, puis 14 mai : violentes attaques allemandes sur l'isthme d'Hurtebise que la 22e DI repousse (AFGG, V, 2, 394).
16-18 mai : extension du front à gauche vers la ferme de la Bovelle (AFGG).
18 mai : retrait du front (AFGG)

REGIMENTS ET BATAILLONS

62e RI

Relève le 355e RI dans les environs du fort de Condé le 28 mars à la suite du retrait allemand (voir Terrasse, 355e RI).
5 mai : atteint **l'éperon au sud-est d'Ailles**, mais doit revenir sur ses positions du matin après une contre-attaque allemande.

Archives Miramil

Lesquelles positions sont conservées grâce au soutien du 3e bataillon et d'éléments du 118e (témoin cité : presque tous les officiers du bataillon sont morts ou blessés) (RGN, 201)

118e RI

Proche du 62e le 5 mai (entre Hurtebise et Ailles**) (**RGN, 201)

19e RI

(Colonel **TAYLOR** d'avril 1917 à mai 1918)
A Soissons le 27 mars, puis poursuite des Allemands par Crouy et attaque de Laffaux le 8 avril (historique du régiment).
Déjà une attaque à Laffaux le 3 avril d'après le JMO du 64e RI (21e DI) qui attaque avec lui.
3 avril : reconnaissance offensive vers Laffaux (*300 morts ou blessés, 50 prisonniers*) (RGN, p. 114)
28 avril-14 mai : secteur d'Hurtebise, combats « furieux et répétés », grotte des Saxons prise, perdue, reprise (historique).
5 mai : attaque à Hurtebise, dont il prend l'éperon nord-est et la tranchée d'Essen.
Puissante contre-attaque allemande l'après-midi (dragons et Saxons) appuyée par un « barrage infernal » (RGN, 201).
Repos du 14 mai au 20 juin, vers Saint-Quentin ensuite jusqu'en août, et retour au Chemin des Dames en septembre pendant vingt jour dans le secteur de la Malmaison
(Préparation de l'attaque à laquelle il ne semble pas participer) (Historique).

116e RI

Sur le plateau de Vauclerc le 26 avril (conquête d'une tranchée au nord de celle de l'Abri) en même temps que le 123e (35e DI) (RGN, p. 184)
UNITÉ ENGAGÉE AVANT LE RESTE DE LA DIVISION À LA JONCTION DES 6e ET 10e ARMÉES ?

ÉLEMENTS DU 6e RG

(11e bat., 2e et 3e compagnies)

2e Comp. : Vers Crouy fin mars-début avril (attaque de Laffaux), puis dans le secteur Hurtebise, Creute du Dragon (historique du régiment)
3e Comp. : le 10 avril à Œuilly pour travailler aux pistes desservant les ponts sur l'Aisne, mise en route le 15 avril au soir pour prendre part à l'attaque où elle suit les vagues d'assaut pour dégager la route Vendresse-Chamouille.
Continue à refaire les pistes le 17. 2 jours de repos puis réfection des pistes de la région Œuilly-Pargnan.
Relevée le 16.
Puis vers St-Quentin, puis retour au Chemin des Dames (Vailly) de septembre à mai 1918 mais plus nécessairement avec la 22e DI (historique)

****

(Ce récit est écrit en 1936 par **l'abbé Joseph CADIOU** pour les **cahiers du 19e R.I**., il donne cette précision à son récit :

Ancestramil

*A 19 ans de distance, je n'ai pu rétablir l'ordre chronologique des faits que grâce à la précieuse collaboration du **commandant PERRIN** et aux renseignements puisés dans l'histoire du 3e bataillon du 19e R.I. du **commandant CORDON**)*

La GRANDE OFFENSIVE

Pour des raisons multiples, tant politiques que militaires, le Haut Commandement allié, appuyé par les Gouvernements, voulait engager une bataille décisive dans les **premiers mois de 1917.**
Une action violente et rapide était décidée lorsque l'on apprit le repli allemand sur la ligne Hindenburg.
Après les attaques de Laffaux, la 22e division était mise sous les ordres du Général **de MAUD'HUY**, commandant le XIe corps d'armée, et faisait partie de l'Armée **MANGIN** (6e armée).
Cette armée, forte de 5 corps d'armée (6e, 11e, 20e, 37e et 2e corps colonial) était chargée, conjointement avec la 5e armée (général **MAZEL**) à sa droite, d'assurer la rupture du front sur l'Aisne et de maintenir ouverte la brèche par où passerait la 10e armée (général **DUCHENE**) chargée de l'exploitation du succès.
Le général **MICHELER** commandait ce groupe d'armées auquel était confiée la grande offensive projetée.

PREPARATION ET MARCHE D'APPROCHE

A sa descente de Laffaux, quelques jours à peine ont été donnés au 19e R.I. pour reconstituer ses unités décimées.
Les dernières hécatombes ont refroidi l'ardeur des survivants et à l'enthousiasme du départ de Crécy-en-Brie a succédé un certain scepticisme fait d'inquiétude et d'anxiété.
Le cran et la bonne humeur des chefs, le nombre incalculables des troupes massées dans l'arrière-front, les réserves énormes de munitions accumulées, créent bientôt une ambiance d'espoir, de succès et même de victoire.
C'est avec belle allure, c'est avec bon moral que le 19e s'engage une fois de plus dans la bataille.
Par étapes successives il prendra place dans ce formidable dispositif d'attaque.

12 avril

Le régiment cantonne à Billy-sur-Ourcq où il séjournera les 13 et 14.
On distribue aux hommes les vivres, les munitions, les artifices.
Les ordres prévoient pour chaque homme sept jours de vivres, portés partie sur l'homme, partie sur les voitures du T .R., partie sur les voiturettes d'artillerie de tranchée.
Le 13, les chefs de corps sont convoqués à Fère-en-Tardenois par le général **MANGIN**.
A son retour, le colonel **TAYLOR** fait savoir que le général rayonne de confiance : »
A Verdun, disait-il, on me ménageait les hommes et les munitions et j'ai réussi : aujourd'hui on me donne en abondance, je suis sûr du succès.
Le lendemain du jour J, on se promènera à Laon, la canne à la main. »
L'état d'esprit du chef communiqué par le colonel à ses officiers a gagné la troupe.
Tous espèrent la grande offensive libératrice.

15 avril

Courte étape jusqu'à Plessier-Huleu, à 6 kilomètres de Billy-sur-Ourcq.
Le colonel **TAYLOR** est nerveux : mieux que tout autre il connaît la situation et sait le nouvel et lourd effort qu'on exigera de son unité.

Ancestramil

Activité prodigieuse dans les cantonnements : contrôle des armes, des outils portatifs, des vivres de réserve, des campements.
A 15 heures, les voitures de compagnie, rassemblées sur la place du village, reçoivent un lot complet d'outils de parc.
Et tout cela se passe dans une atmosphère de fièvre et de nervosité qui laissent présumer de grands évènements très proches.
A 16 heures, le colonel qui a déjà contrôlé personnellement l'exécution rigoureuse de ses ordres, réunit les officiers du régiment dans la salle d'école de Plessier-Huleu et leur fait connaître tout ce qu'il attend d'eux.

« Un officier, leur dit-il, n'a pas le droit d'être médiocre. Il doit être vraiment supérieur. Il tient dans ses mains pour une certaine partie, les destinées de la Patrie. Il doit être un modèle de tenue, de bravoure, de discipline. J'exigerai beaucoup de ceux qui portent un insigne d'autorité. J'attends de chacun des officiers du régiment le maximum d'efforts. Je ferai une vie d'enfer aux mauvais. » (1)

L'heure parait grave : elle l'est en réalité.
Une grande bataille s'engage.
Peu après le repas du soir, vers 19 heures, arrivent les ordres qui fixent le mouvement du 19e pour la nuit du 15 au 16.
Le régiment, en queue de la 22e D.I. doit gagner Branges, pour être utilisé ensuite en vue de l'exploitation du succès.
Le 11e corps d'armée qui comprend les 133e, 168e, 21e et 22e D.I. après rupture du front par le 20e C.A. marche sur Laon suivant l'axe Courtecon, Pancy, Colligis, Vorges, Laon, encadré à droite par le 2e corps colonial, à gauche par le 20e C.A. (voir croquis)
L'ordre général comprenait d'autre part les dispositions suivantes :

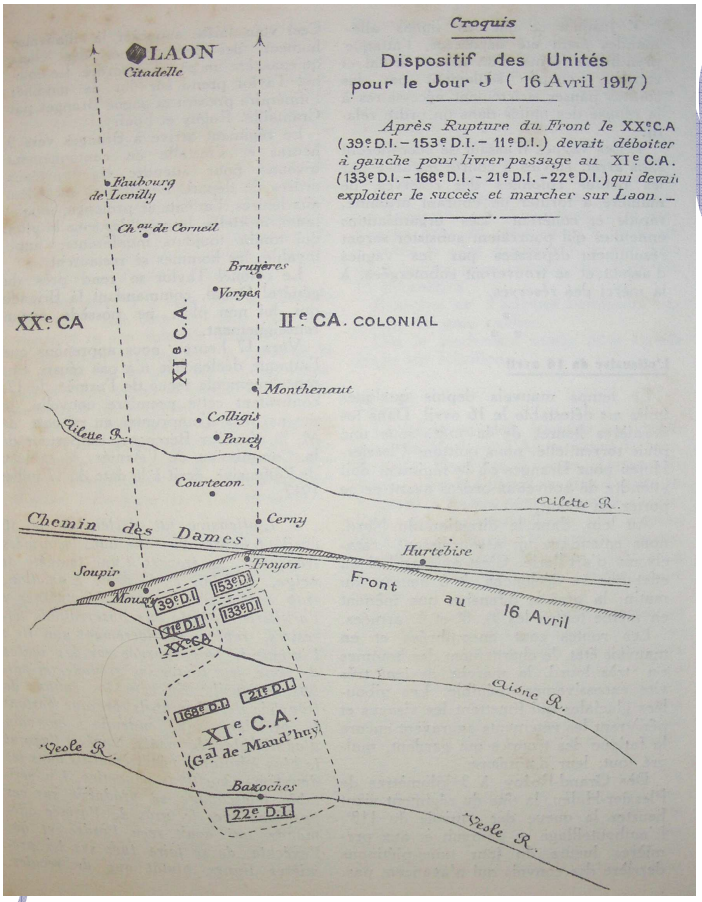
1- L'offensive visera du premier coup à la rupture du front ennemi par l'enlèvement de toutes les positions et de la zone occupée par son artillerie.
2- Cette rupture complète, suivie, sans temps d'arrêt, de l'exploitation stratégique, mènera à une guerre de mouvement dont le résultat sera décisif.
3- Jusqu'à ce que les lignes allemandes aient été dépassées, l'attaque prendra la forme d'un assaut brutal et continu, coupé seulement par les courtes pauses strictement nécessaires à la remise des unités dans un ordre relatif.
4- Les vagues d'assaut se succèderont sans arrêt, suivies à courte distance par les petites colonnes de réserves, de manière à former un courant ordonné, rapide et cohérent.

Les organisations ennemies qui pourraient subsister seront résolument dépassées par les vagues d'assaut et se trouveront submergées, à la merci des réserves.

L'OFFENSIVE DU 16 AVRIL

Le temps mauvais depuis quelques jours est détestable le 16 avril.
Dans les dernières heures de la nuit, sous une pluie torrentielle, nous quittons Plessier-Huleu pour Branges où le régiment doit attendre de nouveaux ordres avant de se porter en avant.
Au loin, dans la direction du nord, nous entendons un assourdissant cataclysme d'artillerie.
C'est aujourd'hui en effet que se déclenche, à 6 heures du matin, la grande offensive que mènent en même temps les 3e, 6e et 5e armées.
Les routes sont encombrées et en mauvais état, le chargement des hommes est très lourd, la marche devient très vite excessivement pénible.
Les giboulées glaciales qui fouettent les visages et pénètrent les vêtements aggravent encore la fatigue des troupes qui gardent, malgré tout leur optimisme.
Dès Grand-Rozoy, à 3 kilomètres de Plessier-Huleu, la tête du régiment vient heurter la queue des convois du 118e.

L’embouteillage se poursuit et aux premières lueurs du jour nous piétinons derrière des convois qui n’avancent pas.
Ceci laisse supposer la mauvaise humeur des hommes et des chefs qu’exaspère un pareil désordre.
Le colonel **TAYLOR** prend sur lui de modifier l’itinéraire prescrit et gagne Branges par Cramaille, Rugny et Foufry.
Le régiment arrive à Branges vers 9 heures et s’installe en cantonnement bivouac pour attendre les nouveaux ordres de départ.
Les heures succèdent aux heures, l’attente se prolonge, inquiétante, mortelle.
Impassibles sous la pluie qui tombe toujours indifférente, impitoyable, les hommes se restaurent.
Le colonel **TAYLOR** se rend près du général **DUNAL**, commandant la Brigade qui, lui non plus, ne possède aucun renseignement.
(1) **Vie du colonel TAYLOR**, p 157



Vers 17 heures, nous apprenons que l’attaque déclenchée n’a pas réussi.
Les renseignements reçus de l’armée, le 17, confirment cette première nouvelle.
Je me permets d’emprunter au rapport de **M. le sénateur BERENGER**, rapporteur de la Commission de l’Armée, le tableau de l’offensive, écrit à la date du 17 juillet 1917.

« L’offensive fut déclenchée le 16 avril à 6 heures du matin dans les armées françaises, au travers d’une tempête de neige, de pluie et de vent.

L'aviation, trop centralisée, ne put fonctionner ; l'artillerie, réduite aux observations terrestres, repéra médiocrement son tir ; l'infanterie trop chargée sur des routes de boue, jeta toutes ses grenades et parfois ses fusils.
En vain les canons de tranchée détruisirent-ils presque partout la première ligne ennemie ; en vain d'admirables régiments, lancés à l'assaut le plus héroïque, pénétrèrent-ils dans les deuxièmes positions ennemies.
Un véritable télescopage se produisit sur ces positions avec le gros de l'armée allemande qui avait reçu l'ordre et qui l'exécuta, de se faire tuer sur les premières lignes plutôt que de reculer.
L'ennemi, averti, n'avait pas moins de quatre lignes sur une profondeur de 4 kilomètres.
Ces lignes étaient littéralement truffées de mitrailleuses légères, dissimulées dans les cavités innombrables de ces successions de falaises poreuses.
L'artillerie ennemie ne fut pas complètement dominée comme le prévoyaient toutes les instructions de notre haut commandement…
Les armées assaillantes durent s'arrêter dès les premières heures ; et les encombrements, les embouteillages, les confusions de toute sorte aggravèrent encore la déception d'un arrêt aussi brusque. »

Ainsi donc le succès de la Grande Offensive était manqué dans son but essentiel et ses objectifs lointains.
Les jours suivants, sur le front de la 6e armée, on se bornera à faire terminer et à consolider la conquête des hauteurs Sud de l'Ailette.
Dès lors, les ordres reçus par le 19e R.I. pour l'exploitation du succès dans la plaine de Laon devenaient lettre morte.
Nous restons en cantonnement d'alerte à Branges les 17 et 18 avril.

APRES L'OFFENSIVE

19 avril
Nous avons reçu, la veille au soir, l'ordre de nous rendre à Bazoches par Lhuys et St-Thibaut.
Dès les premières heures du jour nous quittons Branges.
Après Lhuys la route emprunte la vallée et se trouve dans un état épouvantable.
Les dernières pluies et le passage des nombreux convois l'ont transformée en véritable bourbier.
A certains endroits les fondrières et dénivellations atteignent facilement 50 ou 75 centimètres.
Les hommes s'enlisent jusqu'à la cheville et doivent gravir les talus pour essayer d'avancer, à la file indienne, jusqu'à Bazoches.
Nos cuisines roulantes, nos voitures de compagnie sont embourbées, c'est en vain qu'on double les attelages : on ne parvient pas à les faire sortir des ornières profondes qu'en poussant aux roues à bras d'hommes.
Plusieurs voitures ont leurs roues cassées.
Avant d'entrer dans Bazoches, la route de Branges franchit la Vesle sur un pont terriblement encombré de troupes et de camions.
Toute circulation est impossible et le régiment doit stationner près du pont dans le mélange d'unités le plus complet.
Il a mis plus de 5 heures pour couvrir une étape de 15 kilomètres.
Bazoches est d'ailleurs bombardé par pièces de gros calibre.
Dès le lendemain matin nous ferons étape sur Révillon.

20 avril
Le régiment doit franchir les crêtes entre la Vesle et l'Aisne avant le jour.
Il quitte Bazoches à deux heures du matin, prend d'abord la grand'route de Soissons à Reims pour s'engager ensuite dans des chemins affreux qui le conduisent par Paars, Vauxcéré, Blanzy, Barbonval jusqu'à Révillon, où nous arrivons, vers 8 heures, exténués et fourbus.

Brusquement le beau temps éclate et fait renaître la bonne humeur chez nos hommes cantonnés dans des baraques assez confortables.
Les chauds rayons de ce soleil printanier leur permettent de faire sécher leurs vêtements tout imprégnés d'une lourde humidité et de faire le nettoyage de leurs armes rouillées et couvertes de boue.
Nous nous attendions à monter en ligne dès le lendemain, mais nous restons à Révillon jusqu'au 25 avril.
Le village est fréquemment bombardé : nos hommes ne s'en préoccupent guère et goûtent dans une paix relative la douceur de ces premiers jours d'un printemps tardif.
Nous avons devant nous la 38e D.I. qui fait partie du 2e corps d'armée colonial (général **BLONDLAT**) : à notre droite des unités du 18e C.A. (général **HIRSCHAUER**) montent en ligne relever les unités du 1er C.A. (**général BERDOULAT**) qui ont fait l'attaque dans la direction du plateau de Craonne.
Tout indique que nous ne tarderons pas à aller relever la 38e D.I. dans la région d'Hurtebise.

26 avril
Dans l'après-midi du 26, le 19e va remplacer aux creutes de l'Yser le 116e R.I. qui monte en ligne pour relever les trois bataillons de zouaves de la 38e division qui ont cruellement souffert ces derniers jours des contre-attaques ennemies.
Les creutes de l'Yser s'ouvrent sur une pente fort raide qui domine la cuvette où se niche la ferme Cuisy (1.500 m. Est de Pargnan).
Ces creutes, sans doute d'anciennes carrières de pierre, sont fort vastes, mais faute de cheminées d'aération la vie y est assez pénible.
Pas d'éclairage, paille de couchage en mauvais état ; il y fait presque froid alors que dehors il fait chaud. Durant l'attaque du 16, les creutes ont été occupées par des Somalis qui les ont laissées dans un état de saleté indescriptible.
Dans le fond de la cuvette, près de la Ferme Cuisy, une pièce de marine qui tire, dit-on, sur la gare de Laon, fait un vacarme épouvantable.
Repérée à son tour, elle est bombardée par du 105 et du 150.

28 avril
Dans la journée du 28, le régiment quitte les creutes de l'Yser pour les creutes de la Somme et de Champagne qui se trouvent à hauteur de Vassogne.
Tout comme les creutes de l'Yser, ces vastes souterrains qui s'enfoncent profondément sous le plateau de Paissy manquent de confortable.
Toutefois l'aération en est meilleure, et l'aménagement moins rudimentaire.
Le régiment y séjournera jusqu'au 2 mai au soir.
Dès notre arrivée, on parle déjà sous le manteau d'une opération que serait chargée de monter la 22e division.
Il s'agirait de rectifier nos lignes dans la région de la Ferme d'Hurtebise.
On devait apprendre par la suite que l'opération confiée à la 22e division se trouvait comprise dans une attaque générale de toute la 6e armée à la tête de laquelle le général **MAISTRE** a remplacé le général **MANGIN**.
Cette attaque aurait pour but de nous rendre maîtres de tout le plateau du Chemin des Dames de manière à dominer partout la vallée de l'Ailette.

HURTEBISE

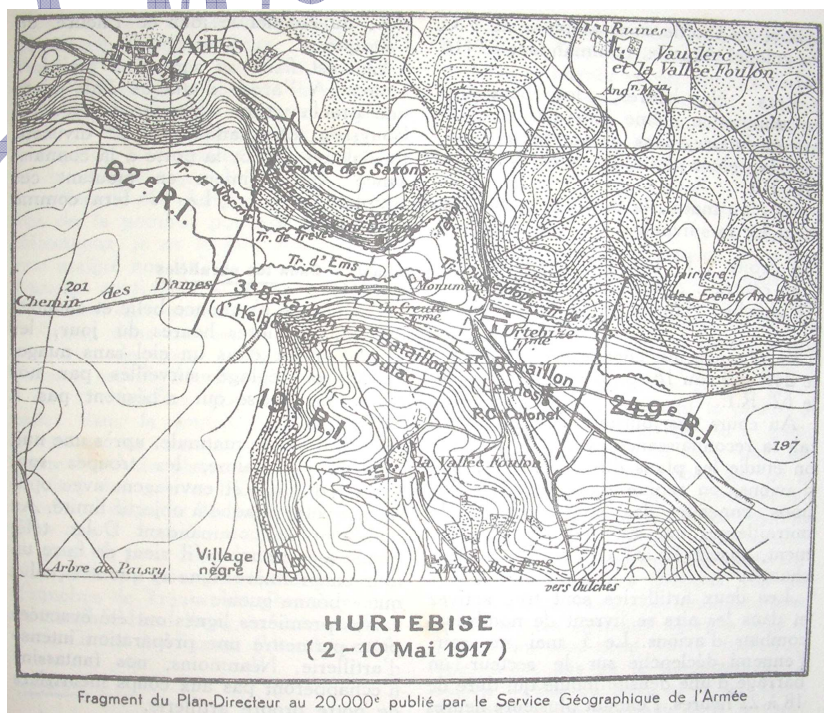
Après l'échec de l'offensive du 16 avril, le haut commandement ne voulut pas laisser à l'ennemi la liberté de se ressaisir.
La lutte continua, les jours suivants, ardente et sanglante de part et d'autre.

Aperçu

Le 21 au soir, le généralissime faisait paraître une note où il disait : « qu'aucun arrêt des opérations n'était à envisager », et le 23, il confirmait cette note par un ordre qui fixait à la 6e armée une action d'ensemble sur le Chemin des Dames.
Dès lors qu'après sept jours de combats acharnés la brèche n'était pas ouverte, il ne pouvait être question désormais de viser à rompre le front ennemi et à atteindre des objectifs éloignés, la question était maintenant d'user et d'épuiser la résistance ennemie.
C'est à cette mission, terrible, périlleuse et meurtrière que s'emploiera le 19e R.I. dans le secteur d'Hurtebise, pendant les jours qui suivent.

LE CHAMP DE BATAILLE

La seule lecture de la carte laisse déjà soupçonner les difficultés que rencontrera le régiment pour culbuter l'ennemi dans la vallée de l'Ailette.
A hauteur de la ferme d'Hurtebise, le plateau du Chemin des Dames s'étrangle et se réduit à une sorte d'isthme large de 200 à 300 mètres, si bien que nous risquons à tout instant d'être rejetés dans la cuvette de la vallée Foulon et que par ailleurs nous ne disposons pas de la profondeur suffisante pour mener des contre-attaques avec chance de succès.
Immédiatement à l'Ouest de la ferme, le plateau s'élargit quelque peu et prend une forme triangulaire dont la base porte le monument commémoratif de la bataille de 1814.
Ce triangle qui sera désormais désigné sous le nom d'Eperon du Monument se prolonge vers le Nord, en direction de la vallée de l'Ailette, par un monticule que le général de MAUD'HUY, commandant le C.A. appelle le « Têton ».
Le bord septentrional de l'isthme d'Hurtebise dresse au-dessus de l'Ailette des escarpements abrupts dont l'ennemi tire un excellent parti tant comme position de mortiers de tranchée que comme place d'armes pour ses troupes de première ligne.
Dans ce flan nord du plateau s'ouvrent de nombreuses carrières ou creutes.
Deux creutes principales, la grotte des Dragons et la grotte des Saxons.
La première peut contenir 200 à 300 hommes, traverse tout le plateau et débouche dans nos lignes à la Creute-Ferme.
La deuxième, grotte des Saxons, peut abriter 3 compagnies, possède 3 entrées et une sortie dans les tranchées de première ligne.
Ce sont ces abris à toute épreuve où l'ennemi n'a rien à craindre de nos bombardements les plus violents et d'où il peut sortir à la moindre alerte avec des effectifs importants et dispos.
Sur les ordres du colonel **TAYLOR,** plusieurs reconnaissances d'officiers ont lieu dans le **secteur** d'Hurtebise.



Fragment du Plan-Directeur au 20.000e publié par le Service Géographique de l'Armée

Au cours de ces reconnaissances nous pourrons constater que les difficultés ne parviendront pas uniquement de la nature et de la configuration du terrain, mais aussi de l'organisation formidable que l'ennemi a établi sur cet éperon qu'il ne veut lâcher à aucun prix.
Dès le 16 avril, la division coloniale du général **MARCHAND** avait enlevé la position d'Hurtebise et les premières vagues d'assaut avaient atteint la crête géographique du Chemin des Dames.
Le 19 avril, on enlève le monument : nous occupons les fermes de la Creute et d'Hurtebise.
Quelques éléments se sont infiltrés dans la Tranchée de l'Abri, mais les Allemands tiennent la crête militaire et dominent nos positions : nous voyons peu ou pas du tout ce qui se passe chez eux.
Depuis cette date, nos troupes n'ont pas progressé, les assauts à la baïonnette, les attaques à la grenade et aux lance-flammes se sont multipliés en vain, des ouragans de feu et d'acier se sont abattus sur cette langue de terre triturée et pulvérisée.
Dans ses creutes profondes, ses blockhaus blindés et ses abris bétonnés l'ennemi tient toujours plus fort et plus vigilant que jamais.
En face des organisations allemandes infranchissables, les troupes françaises occupent les tranchées conquises totalement nivelées.
Dans le sol crayeux et réduit en cendre, nos fantassins ont creusé des niches individuelles où ils se blottissent pour ne faire qu'un avec ces détritus de poussière blanchâtre qui les rend imperceptibles dans leurs trous de tirailleurs.
Les sections de voltigeurs occupent les anciens abris ennemis qui ne leur offrent aucune sécurité parce que repérés et ouverts du côté de l'artillerie adverse.
Plusieurs abris se sont déjà effondrés ensevelissant leurs garnisons.
Les tranchées allemandes ont à quelques dizaines de mètres, protégées par de solides et épais réseaux derrière les quels veillent quelques sentinelles avec grenades et mitraillettes.
Au moindre mouvement de notre part, les balles sifflent nombreuses et les torpilles dessinent des courbes au-dessus de nos têtes pour venir éclater autour de nous dans un énorme nuage de poussière blanche mêlée d'éclats qui crissent à nos oreilles avec un bruit rageur.
Notre reconnaissance se poursuit : **ici, comme à Verdun, le sol est farci de cadavres.**
Il y en a partout, dans les parapets, les parois des boyaux, les abris.
Sur le plateau d'innombrables morts où s'entremêlent le bleu horizon, le kaki colonial et le gris allemand.
Les ardeurs du soleil printanier décomposent rapidement ce charnier qui exhale une odeur pestilentielle.
La proximité des lignes rend d'autre part le travail de notre artillerie très délicat.
Nos barrages, trop courts, risquent d'atteindre nos propres fantassins, trop longs ils vont se perdre dans la vallée de l'Ailette sans pouvoir atteindre les escarpements abrupts où se loge, dans les creutes, l'infanterie ennemie.
Nos camarades ainsi que nous-mêmes rapportons l'impression que, tout comme à **Verdun**, l'affaire sera chaude et que pour la mener à bonne fin, le 19^{e} devra faire preuve d'un cran et d'un héroïsme surhumains.

LA RELEVE

Le séjour dans les creutes de la Somme et de Champagne a été employé au nettoyage et au contrôle des armes et du matériel : les hommes se reposent.
Le 2^{e} bataillon (commandant **DULAC**) est en réserve de brigade au village Nègre (voir carte) sur le promontoire qui sépare Vassogne de la vallée Foulon.
Nous nous doutons que le jour est proche où il faudra remplacer sur les hauteurs d'Hurtebise les unités du 116^{e} R.I. qui doivent faire face à de furieuses et continuelles contre-attaques.
Nous savons la lutte âpre et violente : en face de nous, dans le ravin de Vassogne, nos canons de 155 ne cessent de hurler à la mort.
Répercuté et amplifié dans la profondeur des creutes ce vacarme de nos canons est d'un effet sinistre.

Anecdotique

Là-haut, à 3 kilomètres, le plateau du Chemin des Dames disparaît dans les nuages opaques de fumée et de poussière.
Les obus petits, moyens, gros, tombent sans interruption comme des gouttes d'eau d'une pluie d'orage.
Au nord comme au sud de la ligne de bataille, le ciel s'embrase, chaque soir, de lueurs éblouissantes, continues et révélatrices des milliers de canons qui crachent la mort de part et d'autre.
Les ordres de relève nous arrivent dans la journée du 2 avril : nous relevons le 116e R.I.dans le secteur d'Hurtebise dans la nuit du 2 au 3.
Le **colonel TAYLOR** et les services du régiment quittent les creutes vers 18 h 30, empruntent le chemin à flanc de coteau qui passe par le village nègre pour gagner Oulches.
Ce village est soumis à un violent bombardement et au moment où nous y pénétrons des rafales de 210 s'abattent sur le village.
Il y a quelques blessés : nous devons nous réfugier dans le poste de secours voisin de l'église qui sera d'ailleurs le poste de secours régimentaire.
Après un temps d'arrêt, nous nous engageons dans le chemin creux qui d'Oulches mène à la ferme d'Hurtebise (voir carte).
C'est la seule issue qui communique avec le champ de bataille ; c'est un lieu de passage où défilent ravitaillements, réserves, agents de liaison, relèves, blessés.
Les Allemands le savent bien.
Ce sont des avalanches nombreuses et imprévues d'obus de tous calibres, des tonnes d'acier et de feu qui se déversent dans cet endroit exactement repéré que les projectiles prennent d'enfilade.
Sur un parcours de 100 à 150 mètres, les obus éclatent soit à la cadence d'un tir de mitrailleuses, quand il y a barrage, soit à l'intervalle d'une minute où d'une demi-minute.
Que de malheureux ont été anéantis à cet endroit ! Les casques bosselés, lambeaux de havresacs, de capotes et d'équipements, voiturettes brisées, ânes et mulets éventrés qui barrent le chemin nous disent suffisamment les dangers de cette zone de mort.
Au pas de course nous gravissons le chemin et à bout de souffle nous arrivons au PC du colonel **ARNOUX**, commandant le 116e R.I.
Vers 21 heures, les bataillons empruntent le même itinéraire et chose extraordinaire, sans grosse perte, assurent la relève des différentes unités du 116e R.I.

Le 3 au matin la disposition du régiment est la suivante :
- à droite : 1er bataillon **(LESDOS)**
- au centre : 2e bataillon **(DULAC)**
- à gauche : 3e bataillon **(L'HELGOUALC'H)**

Le régiment est encadré, à droite par le 249e R.I. du 18e C.A. et à gauche par le 62e R.I.
Au cours des journées du 3 et 4 on fait la reconnaissance exacte du secteur, on étudie les plans directeurs et photos d'avions, on repère dans les organisations ennemies les emplacements de mitrailleuses qui, au moindre mouvement, rasent le sol de leur tir « fauchant ».
Les deux artilleries sont très actives et dans les airs se livrent de nombreux combats d'avions.
Le 3 mai au soir, l'ennemi déclenche sur le secteur un barrage d'une densité inouïe qui dure de 18 à 22 heures.
Pendant plusieurs heures nous sommes privés de liaisons téléphoniques avec les 3 bataillons et n'avons d'autres liaisons que des liaisons optiques par l'intermédiaire de la brigade dont le PC est au village Nègre.
A 22 heures nous croyons à une attaque car sur tout le secteur les mitrailleuses entrent en action.
Il n'en est rien : peu à peu le calme revient et la nuit du 3 au 4 se passe sans autre incident.
Le 4 mai, à la nuit, le sous-lieutenant **DIGNIMONT**, officier du régiment, détaché comme officier de liaison à la 43e brigade près du général **FERRU** qui dirige l'attaque de l'infanterie, apporte au PC du colonel le jour et l'heure de l'attaque.

Elle est fixée au samedi 5 mai à 9 heures.
A l'ordre d'attaque était jointe une proclamation vibrante du général **BOUYSSOU**, commandant la 22e division.
Le colonel **TAYLOR** la porte à la connaissance du régiment en ajoutant ces simples mots :
« Le 19e fera comme d'habitude. »

5 mai – Dans les parallèles


Hurtebise, 5 mai 1917 — Poste de secours du 1er Bataillon
Photo de Poulpiquet

La journée s'annonce belle et chaude ; dès les premières heures du jour, les avions volent dans un ciel sans nuage.
Avions de réglage surveillés par nos avions de chasse qui n'hésitent pas à livrer combat.
A cette heure matinale, après une nuit relativement calme, les troupes sont pleines d'allant et envisagent avec optimisme cette attaque à objectif limité.
Au petit jour, le commandant **DULAC** téléphone au colonel qu'il vient de faire un tour en première ligne et que ses poilus ont « bonne gueule ».
Nos premières lignes ont été évacuées pour permettre une préparation intense d'artillerie. Néanmoins, nos fantassins n'échapperont pas aux coups meurtriers de notre propre artillerie.

*« Malgré une évacuation provisoire de la première ligne, le 5 mai, écrit le commandant **CORDON** (à cette époque capitaine-adjoint au commandant **L'HELGOUALC'H**), pendant près de deux heures une pièce française place régulièrement ses obus dans nos troupes attendant l'ennemi.*
Il y eut des pertes et l'effet moral fut désastreux.
Les fantassins pardonnaient bien quelques coups malheureux à leurs camarades artilleurs mais pas une telle régularité »

Il en fut de même au 2e bataillon **DULAC**.
Les fusées « allongez le tir » s'élèvent lentement dans les airs avec une insistance angoissante ; avec une régularité mathématique, nos obus tombent dans nos tranchées.
Dans un pareil déluge il est difficile de découvrir les pièces coupables : chaque commandant de batterie, chaque chef de pièce prétend à la régularité de ses réglages et de ses pointages.
Usure des pièces, insuffisance des charges, mauvaise qualité de la poudre, pointage où réglage défectueux, je ne le sais, toujours est-il que malgré nos S.O.S. anxieux les obus français continuent à semer la panique et la mort dans nos rangs.
Aussi, dans cet enfer où les obus pleuvent de tous côtés, l'heure de l'assaut est-elle fébrilement attendue. Le 1er bataillon (**LESDOS**) doit s'installer dans la **tranchée de l'Abri** et poussera des antennes sur la contre-pente Nord du plateau.

Le 2e bataillon (**DULAC**) doit enlever l'Eperon du Monument et s'emparer de la grotte des Dragons.
Le 3e bataillon (**L'HELGOUALC'H**), en prenant pour base de départ la tranchée d'Ems a pour mission d'enlever la Tranchée de Trêves, de s'installer dans la tranchée Heidelberg, et de s'emparer de la Grotte des Saxons (voir carte).

L'ASSAUT

Les troupes ont pris leur emplacement de combat ; çà et là des escaliers ont été pratiqués dans le parapet, les chefs précisent une dernière fois aux hommes la direction exacte à suivre.
Au-dessus de nos têtes, les avions volent bas et leur vrombissement se fait assourdissant, les deux artilleries sont déchainées.
C'est l'assaut…c'est la bataille.
A 8 h 55 : sac au dos, baïonnette au canon. 9 heures…les poilus bondissent….Une seconde….quelques unités hésitent sur la direction, puis c'est la course titubante vers l'objectif….
Instantanément, à la seconde, d'innombrables, d'infernales mitrailleuses sorties au dernier moment des creutes balayent le plateau.
Des mitrailleuses, il y en a partout, le terrain en est farci, à droite, à gauche, en avant de nous… partout, chaque ressaut de terrain, chaque nœud de tranchée en cache une ou deux.
Des rafales meurtrières brisent net tout départ et interdisent toute avance.
A droite, des éléments du 1er bataillon (**LESDOS**) ont pu occuper la tranchée de l'Abri, évacuée par l'ennemi, mais sont pris d'enfilade par les mitrailleuses du Têton qui leur interdisent tout mouvement en avant et multiplient les pertes.
Au centre, l'attaque est menée contre l'Eperon du Monument par les 5e et 7e compagnies du bataillon **DULAC**.
La 5e (capitaine **FAVRIAU**) atteint la pointe de l'Eperon, mais à sa gauche, la 7e (capitaine NICOLAS) prise de flanc par des mitrailleuses, ne peut déboucher de sa parallèle de départ.
La 5e, menacée sue sa gauche ne peut tenir sur ses positions cependant qu'elle reçoit une contre-attaque sur sa droite par des unités sorties de la Grotte des Dragons.
Par des escaliers souterrains communicants avec la creute, ces éléments ennemis frais et dispos, qui sous cette voûte indestructible, n'ont pas eu le moindrement à souffrir de nos barrages ni de nos bombardements font irruption dans la tranchée Dusseldorf.
Une lutte à la grenade, un combat corps à corps s'engagent, mais devant le nombre, le capitaine **FAVRIAU** doit se replier et se trouve sans nouvelles d'une partie de ses hommes qui ont dû être cernés et faits prisonniers.

*« A gauche, les 10 et 11e Cies sortent de leurs tranchées. La 11e, écrit le commandant **CORDON** (1) atteint assez rapidement la tranchée de Trêves, puis la tranchée d'Heidelberg, tous ses objectifs. Un groupe de lance-flammes accompagné de voltigeurs du bataillon entreprend même le nettoyage de la Grotte des Saxons et fait des dégâts dans les réserves ennemies.*
La 10e est moins heureuse, la distance à parcourir est plus importante et des mitrailleuses sous abri bétonné ou en puits arrêtent net toute progression.
*La Cie de droite (**NICOLAS**) du bataillon **DULAC** n'a pu sortir.*
La 11e Cie tiendra trois heures dans la position conquise, mais sa liaison à gauche, très précaire, avec quelques hommes du 62e R.I. ne sera pas assurée longtemps ; prise d'enfilade des deux côtés, menacée d'une contre-attaque par une compagnie ennemie environ, la 11e Cie après une nouvelle lutte de deux heures à la grenade devra regagner ses positions de départ »

Sous terre, nous nous battons également.
Dans le souterrain de la ferme de la Creute, une section du génie a fait sauter une paroi qui nous séparait du petit poste de la caverne des Dragons.
Une lutte à la grenade s'engage et il en résulte un peu d'affolement.
Néanmoins nous faisons quelques prisonniers.

Aperçu gratuit

Le général **BOUYSSOU**, commandant la 22e D.I. ne se rend pas encore compte de l'effort fourni, des pertes subies, des difficultés inouïes qu'ont rencontré nos troupes et donne l'ordre de remonter l'attaque dans l'après-midi.
Le bataillon **TOURLET** du 118e R.I. maintenu en réserve derrière le dispositif du régiment, vient renforcer le bataillon **DULAC** et est remplacé à son tour par le bataillon **PICHON**, du 116e R.I. qui vient occuper les emplacements de réserve.
A cet effet, le colonel **TAYLOR** envoie au commandant du 2e bataillon l'ordre suivant :

*Lieutenant-colonel **TAYLOR** Cdt le 19e R.I. à commandant DULAC (2e bataillon)*
« Un tir vient d'être demandé sur la tranchée Heidelberg, entre la Grotte des Dragons et la Grotte des Saxons.
La Division, avant de prescrire ce tir, m'a demandé de préciser notre situation à cet endroit.
Je n'ai pu le faire, faute de renseignements et les communications étant coupées.
Mais j'ai néanmoins demandé ce tir, pensant entrer dans vos intentions.
Sitôt que vous pourrez le faire, veuillez me préciser si nous possédons la Grotte des Dragons, la Grotte des Saxons, et les points intermédiaires 9716 – 9816 – 9715. (Ce dernier en retrait).
En outre la Division signale que le triangle, pointe de l'Eperon du Monument n'est pas toujours occupé par nous. Je mettrai à votre disposition toutes les unités et le matériel que vous pourrez désirer, mais je vous demande de rectifier à votre heure le front de la pointe de l'Eperon à l'entrée de la Grotte des Dragons.
Au dernier moment, j'apprends que l'artillerie fait des réserves pour tirer sur Heidelberg. Elle craint de nous atteindre. Je vous envoie un message optique.
Taylor

Au reçu de cet ordre, le commandant **DULAC** fait savoir qu'il est dans l'impossibilité absolue de remonter une attaque.
Deux compagnies de son bataillon (5e et 7e) sont anéanties, la 7e n'a plus un seul officier : le capitaine **NICOLAS** a été grièvement blessé, le lieutenant **GAUDEL** est disparu, le lieutenant **FLORY** est tué.
Dans ces conditions il demande de surseoir à l'attaque.
Satisfaction lui est donnée.
Jamais journée de combat commencée avec les résolutions les plus viriles dans le cœur et dans l'âme les espoirs les plus fous, ne se termina dans un tel effondrement.
Le 5 au soir la situation est la suivante :
Le bataillon **LESDOS** a très peu progressé ; le bataillon **DULAC** a deux petits postes avancés dans la Tranchée de Dusseldorf ; le troisième bataillon est revenu à sa position de départ.

6 mai

La nuit est plutôt calme : quelques coups de fusils, quelques éclatements de grenades ; les adversaires paraissent exténués et après une si rude journée prennent un peu de repos.
Il est heureux que les Allemands n'aient pas contre-attaqué dans la nuit car personne ne résistait plus et ils auraient pu nous rejeter dans la Vallée Foulon.
Cependant de nouveaux ordres arrivent dans la nuit.
Le général commandant le 22e D.I. exige que l'attaque soit reprise aujourd'hui à 16 heures.
Dans la matinée le colonel **TAYLOR** étudie le projet de faire relever le bataillon **DULAC** par le bataillon **LESDOS** qui a peu souffert et de faire reprendre l'attaque de l'Eperon par ce bataillon.
Vers 11 heures, le colonel apprend que l'attaque de l'Eperon sera reprise par le bataillon **CROLL** du R.I.C.M. (Régiment d'Infanterie Coloniale du Maroc).
Cependant que le bataillon **TOURLET** du 118e R.I. fait un mouvement de navette pour aller relever à gauche un bataillon du 62e, le bataillon **CROLL** gagne les premières lignes.
Il est 13 heures environ.

Anestiamil

Ce double mouvement est aperçu par les saucisses allemandes qui font enclencher un violent barrage sur le chemin creux d'Oulches à la ferme d'Hurtebise et dans la Vallée Foulon.
Le bataillon **CROLL** traverse ce barrage au prix de lourdes pertes ; les unités qui ont emprunté le chemin creux pour se rendre en lignes perdent 10% de leurs effectifs.
Vers 15 heures, le bataillon de R.I.C.M. a rejoint le secteur du bataillon **DULAC** lorsque, pour comble d'infortune, un obus de gros calibre tombe sur un dépôt d'artifices et de munitions qui prend feu, explose et cause de nombreux blessés et morts parmi lesquels plusieurs officiers de R.I.C.M.
Le duel d'artillerie continue, intense et affreux.
Il semble que rien ne puisse résister à nos 155 et que sur le plateau, comme dans la vallée, tout est haché, brisé, anéanti.
Il n'est pas possible qu'un être vivant puisse encore exister au milieu d'un pareil cataclysme de fer et de feu.
Et cependant sous l'épaisse voûte de ses grottes l'ennemi attend…
Il suffira de quelques minutes à peine pour emmener à pied d'œuvre ses réserves intactes.
Malgré ses lourdes pertes, le bataillon **CROLL** est magnifique de cran et d'entrain.
Je vois encore un jeune capitaine, commandant de compagnie, qui à l'heure H monte sur le parapet, allume une cigarette et entraîne ses hommes. Quelques minutes à peine, ils étaient tous couchés par la mort.
Tout comme le 2e bataillon, la veille, le bataillon **CROLL** s'est élancé avec fougue vers ses objectifs.
Plus actives et plus nombreuses que jamais, les mitrailleuses ennemies crachent leurs balles qui passent au-dessus de nos tranchées en nappes sifflantes, interminables.
A la grenade, à la baïonnette, au couteau, le bataillon essaie de se frayer un passage dans les tranchées ennemies qu'il a pu atteindre à certains endroits.
Ses premiers éléments poussent jusqu'à la pointe du Monument, mais bientôt les Allemands contre-attaquent avec des effectifs toujours accrus par les réserves des grottes.
A un contre cinq, les « marsouins » se défendent comme des lions ; traqués, mitraillés de toutes parts, ils doivent se replier ou mourir sur place.
Malgré ces héroïques sacrifices, quand vient le soir, la pointe de l'Eperon avec son Têton appartient encore à l'ennemi.
Au 3e bataillon (**L'HELGOUALC'H**) les 10e et 9e compagnies recommençaient l'attaque.

*« La 10e Cie, nous dit le **commandant CORDON**, attaquait sur le front tenu la veille par la 11e. Comme elle, elle réussit à progresser jusqu'à la tranchée de Trêves.*
La 9e Cie ne put faire sortir qu'une section qui sauta sur un petit poste ennemi, captura une mitrailleuse, en mettant les servants hors de combat.
Entre les 9e et 10e Cies, les mêmes mitrailleuses que la veille, toujours intactes dans leurs abris, fixaient nos éléments dans les trous d'obus devant la tranchée d'où ils étaient sortis et rendaient intenable la situation des unités qui avaient pu progresser. Impossible de garder le terrain conquis, il fallut encore reculer à la nuit tombante après s'être défendu plusieurs heures à la grenade[1].

Les pertes étaient sérieuses : le capitaine **CORDON**, adjoint au commandant **L'HELGOUALC'H** avait dû reprendre le commandement de la 9e dont tous les officiers avaient été tués ou blessés (1) et qui ne comptait plus que 37 hommes.

« 37 hommes en face d'un nombre d'ennemis que l'on pouvait, à la vue, estimer supérieurs et quels solides gaillards !

[1] Historique sommaire du 3e bataillon du 19e.

Exaspérés par la lutte et le bombardement, d'un côté comme de l'autre sans doute, français et allemands, à cinquante mètres de distance étaient montés sur les parapets de leurs tranchées pour mieux lancer leurs grenades.
On en était venu aux injures et le petit combat menaçait de tourner en combat singulier, au corps à corps sans armes où nous avions l'impression nette d'être les moins forts.
Un obus de très gros calibre de nationalité inconnue, tombant entre les 2 groupes, mit fin au combat en culbutant les adversaires et en blessant une partie(1).

Ici encore les sacrifices avaient été vains et pour la deuxième fois, après avoir atteint leur but, le bataillon **L'HELGOUALC'H** était ramené sur sa base de départ.
Deux compagnies n'avaient plus d'officiers et dans les deux autres les commandants de compagnie restaient seuls.
Dans les tranchées les hommes se terrent pour échapper aux balles, aux éclats d'obus qui pleuvent dru autour d'eux.
Ils grelottent de fièvre et de faim.
Depuis deux jours ils n'ont guère mangé car toute communication avec l'arrière est impossible.
L'eau manque et les bidons sont vides.
La fatigue est extrême.
Le champ de bataille bosselé, tourmenté, pustuleux qu'animaient tout à l'heure des vagues humaines de leurs lignes ondulantes en marche, n'est plus qu'un champ de mort couvert de cadavres éparpillés et où se trainent, à la faveur de la nuit, quelques blessés qui essaient au milieu de souffrances inouïes de regagner nos lignes.
La nuit du 6 au 7 est particulièrement pénible : l'ennemi réagit d'une façon farouche tant par sa grosse artillerie que par ses mines.
Vers 4 heures le bombardement s'intensifie encore et aux explosifs se mêlent les lacrymogènes qui annoncent une contre-attaque imminente.

7 mai

A 5 heures, les Allemands attaquent sur **l'Eperon d'Hurtebise** devant le bataillon **CROLL.**
L'attaque est facilement repoussée à la grenade.
Jusqu'au jour le secteur reste calme ; il semble qu'à la tension des énergies et des volontés poussées au paroxysme succède une dépression nerveuse qui se fait sentir de côté et d'autre du charnier qui sépare les deux adversaires.
Le bataillon (**LESDOS**) a pu très légèrement progresser et profite de l'accalmie relative de la nuit pour améliorer sa position, approfondir ses tranchées, entourer ses petits postes de quelques défenses accessoires.

*« Je suis toujours là où vous devinez, écrit le **colonel TAYLOR**, en face d'**Eitel de PRUSSE**, commandant une division de la Garde.*
Cet imbécile a encore sous ses ordres de grands gaillards qui ne se battent pas mal du tout et m'embêtent fort.
Hier soir (6 mai), j'ai obtenu un succès véritable, mais encore insuffisant : la situation n'est toujours pas nette ni saine.
Elle est vraiment un Chemin des Dames aussi glissant que le veut ce mot.
Je partirai d'ici sans l'avoir liquidée sans doute, car il faudrait non pas plus de monde, mais du monde moins fatigué. A mener cette vie d'incessants combats, de veilles, d'attaques répétées, on s'use.
Pas moi, bien sûr, mais le pauvre diable, et c'est tout comme » (1).
de compagnie et leurs sous-officiers qui tous avaient déjà occupé une parcelle de la ligne ennemie.

Le général commandant la 22^{e} D.I. ne paraît pas satisfait, mais pas du tout, des résultats obtenus.

Amestram

Malgré les rapports alarmants des unités de premières lignes, le commandement s'obstine à vouloir coûte que coûte, « liquider la situation » et il attribuerait volontiers l'insuccès des opérations au manque de « cran » de ces magnifiques bataillons.
Ils ont perdu près de 60% de leurs effectifs dont les meilleurs de leurs soldats et les plus vaillants de leurs chefs.
Le colonel **TAYLOR** est alerté par téléphone et ordre lui est donné de faire attaquer, une fois de plus, le 3e bataillon (**L'HELGOUALC'H**).
L'ordre est transmis au chef de bataillon.
Ici je laisse au commandant **CORDON** (adjoint à cette époque au ***commandant* L'HELGOUALC'H**), le soin de nous raconter la suite des évènements :

*« Cependant le 7 mai, le commandant **L'HELGOUALC'H** recevait l'ordre de préparer une attaque par ses propres moyens.*
Il réunit les commandants de compagnie ou faisant fonction pour examiner la situation. Après un exposé de l'état de leur unité, de l'importance des défenses ennemies et des troupes soigneusement abritées qu'il y avait à vaincre, les commandants de compagnie exprimèrent l'avis que toute nouvelle tentative était vouée à l'échec certain.
Ils s'engageaient, quant à eux, à se porter sur les lignes ennemies, mais ils n'osaient pas assurer que l'état moral et surtout physique de leurs hommes leur permette de les suivre.
Et pourtant, ils la connaissaient bien la situation, ces trois commandants pesé, pris une décision ferme : Il ne pouvait attaquer sans compromettre la sécurité du secteur dont il avait la garde.
Il se devait d'en informer le commandement, ce qu'il fît en soulignant l'état de son unité.
Il exigea d'ailleurs la vérification de l'état de son unité et de son secteur par le commandement(2).

Cette décision énergique de son subordonné fut transmise à la D.I. par le colonel.
Au cours de ses nombreuses randonnées dans le secteur de son régiment, le colonel **TAYLOR** n'était pas sans se rendre compte de l'état d'épuisement de ses troupes.
Venant d'un chef tel que le **commandant L'HELGOUALC'H**, ce rapport ne pouvait trouver qu'un appui favorable près de cet autre chef chez qui la franchise ne cédait en rien au courage.

(1) Vie du colonel Taylor. P 162.
(2) Historique du 3e bataillon du 19e.

Que se passa-t-il en haut lieu ? Je ne le sais.
Dans l'après-midi, un officier d'état-major se présentait au colonel et demandait à se faire conduire au P.C. du commandant **L'HELGOUALC'H.**

« Une inspection complète du secteur fut imposée au visiteur officiel.
*Elle fut faite sous la conduite du Lieutenant **GUINARD**, commandant la compagnie de mitrailleuses, qui n'épargna aucun détail.*
*A l'issue de cette conférence, la discussion se poursuivit avec le capitaine (**CORDON**) faisant fonction d'adjudant-major : elle fut pour ce dernier particulièrement émouvante.*
Le commandant, après avoir tout examiné, tout
Elle dut être convaincante puisque le bataillon était relevé le soir même d'extrême urgence et que (ceci vaut d'être dit) l'officier d'état-major fut cité à l'ordre de l'armée. Il est vrai qu'il faillit y rester »(2).

Le commandement avait-il enfin compris que c'est en vain que nous aurions continué à faire des poitrines de nos hommes un bélier vivant pour renverser une muraille de feu qu'aucun assaut n'entamera à l'avenir.
Sans doute, car dans la nuit du 7 au 8, arrive l'ordre de surseoir à toute attaque et de s'installer sur le terrain.

8– 9 – 10 mai

Les attaques sont donc suspendues, l'ennemi paraît inquiet, soupçonne de nouveaux assauts en préparation.
L'artillerie bombarde violemment nos lignes.
Mal abritées, nos différentes unités ont des pertes sérieuses.
Dans la région du Monument quelques contre-attaques essaieront, mais en vain, de prendre pied dans nos positions.
Peu à peu, nos hommes s'enfoncent dans la poussière du sol et jettent devant eux quelques défenses accessoires qui donnent l'illusion d'une sécurité relative.
Le 3e bataillon a été relevé, ainsi que nous l'avons vu, dans la nuit du 7 au 8 par le bataillon **FILAUDEAU** du R.I.C.M.
Successivement les 2e et 1er bataillons seront relevés : la bataillon **DULAC** (2e) par le bataillon **PICHON** du 116e R.I. qui tient avec le bataillon **CROLL** l'Eperon d'Hurtebise, le bataillon **LESDOS** (1er) par le bataillon **ALIX** du R .I.C.M.
Le 10 mai, les restes du régiment s'installent au Village Nègre, près du P.C. du général de brigade.

APRES LA BATAILLE

11 mai
Journée splendide de printemps : à 1500 mètres du champ de bataille, nous nous sentons déjà en lieu sûr. Sur la crête en face l'artillerie tonne, quelques obus passent au-dessus de nos têtes pour s'écraser sur Vassogne, le tac-tac des mitrailleuses se répercute dans la Vallée Foulon, tout cela nous laisse à peu près indifférents.
C'est la détente, c'est le demi-repos.
Les héros d'hier se laissent aller, pour quelques heures, à un doux farniente où ils trouvent le repos nécessaire à leurs nerfs surexcités.
Le colonel **TAYLOR** a rejoint sa troupe : ce chef, splendide sous la mitraille, paraît aujourd'hui accablé et soucieux :

« Ouf ! écrit-il le 11 mai, me voici descendu d'Hurtebise et pas fâché.
Le métier de héros est des plus difficiles.
L'éloquence continue ennuie et je ne me sens que des capacités de second plan pour jouer ce rôle là. D'autant que, comme disait Olivari, le cran des chefs, c'est la vie des autres.
Il y a là une tristesse infinie. On n'y pense pas sur le moment ; au repos, et j'y suis depuis une heure, il en va autrement (1) »

(1) Vie du colonel Taylor, p 162
(2) Historique du 3e bataillon du 19e.

Dans la matinée le général de **MAUD'HUY**, commandant le XIe C.A. et le général **BOUYSSOU**, commandant la 22e D.I. ne tardent pas à arriver au village Nègre et se rendent près du colonel.
Au fond de la « cagna », les voix montent à un diapason très élevé.
Dans le feu de la discussion la voix incisive du colonel se perçoit et les évènements nous diront plus tard qu'il a pris magnifiquement la défense de son régiment dont les débris se chauffent au soleil de mai.

Le 19e R.I. vient de vivre, après Verdun les heures les plus sanglantes de son histoire.
Ses efforts ont été sublimes mais ses sacrifices ont été vains : l'ennemi tient toujours le plateau d'Hurtebise et le Têton.

*« Le Chemin des Dames n'est plus qu'un immense cimetière, écrit le colonel **TAYLOR** (1).*
Pour moi, j'y ai laissé, pour un succès partiel – j'ai enlevé l'éperon du monument d'Hurtebise et ses abords – combien de mes braves et les meilleurs !

Amestram

Dans le feu de l'action, je n'y pensais pas et Dieu les a en pitié et ils ont leur récompense… mais cela en valait la peine ».

Plusieurs ont pu se demander avec raison si, au point de vue stratégique, la 6e armée n'aurait pas dû concentrer ses efforts, comme elle le fera en octobre, sur la charnière du moulin de Laffaux et de la Malmaison, pour la faire sauter à coup sûr et prendre à revers toute la corniche septentrionale du Chemin des Dames**.**
Dès lors que la rupture prévue le 16 avril n'avait pu se faire immédiatement et que les troupes d'assaut n'avaient pu atteindre la profondeur fixée, l'affaire était manquée.
L'ennemi, au courant de nos intentions, a su se défendre avec une énergie farouche surtout dans ce secteur où la nature du terrain et ses formidables organisations lui donnaient sur nous d'énormes avantages.
Du jour où nos troupes avaient pris pied sur le Chemin des Dames, notre artillerie ne pouvait opérer de destructions efficaces sur cette étroite langue de terre où les lignes n'étaient distantes que de quelques dizaines de mètres.
Elle risquait de tuer nos propres soldats et des obus de gros calibres ne pouvaient rien contre les creutes enfouies dans les profondeurs du sol.
Pendant 6 mois les régiments se succèderons sue ce plateau d'Hurtebise jusqu'au moment où, le 2 novembre 1917, l'offensive de la Malmaison obligea les Allemands à évacuer cette position que nous prenons à revers.
Il faut reconnaître que, même à ce moment, l'évacuation se fera en ordre et sans que les unités allemandes se laissent entamer par nos attaques locales destinées à accélérer le repli.
Ceci dit assez ce qu'était ce bastion d'Hurtebise, l'un des plus redoutables de la ligne allemande, auquel s'est heurté, dans un élan magnifique, le fier régiment breton.
C'est là que dorment désormais, sous le signe de la Croix et dans la paix du Seigneur, les meilleurs de ses fils.

VERS LE REPOS

Le 12 mai, le 19e quittait le village Nègre pour les creutes de l'Yser qu'il avait déjà occupées le 26 avril, avant de monter en ligne.
Il y séjournera les 13, 14 et 15 mai.
Le 15 au soir, il quitte les creutes par échelons successifs pour traverser dans la nuit le plateau d'Oeuilly, franchir l'Aisne et cantonner à Revillon dans la journée du 16.
Du 17 au 26 mai, étapes successives pour gagner la région de Lassigny – Fescamps – Montdidier, où doit se rassembler tout le XIe corps d'armée.
Ces marches sont favorisées d'une façon générale par le beau temps.
Les routes sont meilleures, le chargement est moins lourd et les hommes quoique déprimés, ont bonne allure.
Pour décharger les plus fatigués de leur sac, chaque compagnie a reçu une voiture du convoi administratif (C.V.A.D.).
D'ailleurs les compagnies sont réduites à un état squelettique.
Dès l'arrivée dans les creutes de l'Yser, le colonel **TAYLOR** a fait partir 25% de l'effectif en permission : chaque section ne compte guère plus de dix hommes.
(1) Vie du colonel Taylor, p 163

---

17 mai : étape de Révillon à Fismes.
18 mai : étape de Fismes à Lhuys par Bazoches.
19 mai : étape de Lhuys à Oulchy-le-Château, par Branges, Arcy-Sainte-Restitue, Servenay et Beugneux.
C'est à quelque chose près la route suivie dans la fameuse nuit du 15 au 16 avril.

20 mai : étape d'Oulchy-le-Château à Faverolles-Vouty, près de Villers-Cotterets, par Chouy et Ancienville.
21 mai : longue étape de Faverolles à Trumilly, au-delà de Crépy en Valois, par Dampleux (traversée de la forêt de Villers-Cotterets), Villers-Cotterets, Vaumoise, Crépy, Trumilly.
22 mai : repos à Trumilly.
23 mai : étape de Trumilly à Chevrières – Bout d'Amont, par Verrines, Néry et Verberie (sur l'Oise).
24 mai : étape de Rouvillers à Tricot, par Montiers.
25 mai : étape de tricot à Fescamp et au camp de Remaugis (région de Montdidier).

Pendant plus d'un mois le 19e R.I. séjournera dans cette région de Montdidier où nous le trouverons aux prises avec des difficultés d'ordre psychologique plutôt que militaire que nous exposerons dans le prochain chapitre.

Abbé Joseph CADIOU
****

Ancestramil